Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 45 (1900)
Heft: 11

Artikel: Manœuvres de montagne : Gothard et Bernardin [fin]
Autor: Feyler, F.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-337774

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MANŒUVRES DE MONTAGNE

GOTHARD ET BERNARDIN

(FIN [1])

Nous nous arrêterons moins longtemps aux manœuvres du Bernardin, ne voulant en extraire que le strict indispensable pour appuyer les conclusions auxquelles nous conduisent les manœuvres du Gothard. Aussi bien n'y eut-il qu'un seul jour consacré à un exercice de combat complet entre les deux détachements. La journée du 24 septembre fut remplie presqu'en entier par la marche du 32e régiment de San Giacomo à Hinterrhein par le col. Le contact fut pris trop tard, pour que le combat pût se développer normalement.

Le 31e régiment, lieutenant-colonel de Cleric, avait quitté Coire le 21 septembre, à 6 heures du matin, pour atteindre le soir Zillis (bat. 93, 34 km.) et Andeer (bat. 91 et 92, 37 ½ km.). Cette marche, qui comporte une montée de 380 m., s'exécuta normalement, sauf pour le bataillon 92, qui avait eu la veille une forte journée de travail et accusa 62 traînards. La durée de marche, haltes-horaires comprises, mais non la grande halte de deux heures au milieu du jour, fut de 9 h. 10 m. La vitesse moyenne de 4,1 km. à l'heure.

Le lendemain, le régiment exécuta un exercice de combat entre Zillis et Bärenburg, au-dessus d'Andeer, puis gagna ses cantonnements du soir à Splugen, Medels, Nuffenen et Hinterrhein. Etape maxima (bat. 91) 23 km. avec 650 m. de montée.

Le 23 septembre, repos.

Le 24, à 8 h. du matin, le commandant du régiment fut informé que des troupes ennemies avaient passé le village de St-Bernardin, se dirigeant vers le col. Aussitôt il envoya ses guides, une demi-compagnie, en reconnaissance à la rencon-

[1] Pour la première partie, voir la livraison d'octobre.

tre de l'ennemi, et fit mettre en état de défense le pâturage qui domine Hinterrhein, sur la rive gauche du Rhin. Ce pâturage est à 500 m. environ au-dessus du thalweg. Le front de la position est protégé par le ravin encaissé du Rapier.

Ce front fut occupé par le bataillon 91. Derrière l'aile droite vint se former, en position d'attente, le bataillon 92 avec une batterie de montagne marquée. Le bataillon 93, réserve de régiment, attendit à Nuffenen.

Pendant ce temps, qu'avait fait l'ennemi, le 32e régiment?

Son bataillon de tête, le 96e, s'était formé, dès 6 h. du matin, en halte gardée, à la sortie nord de St-Bernardin, attendant que les deux bataillons du gros, qui avaient passé la nuit à San Giacomo, eussent serré.

En même temps, le peloton de cavalerie passait le col, chassant devant lui des patrouilles du détachement nord, et laissant sur la route des relais pour la transmission des rapports. Un peu avant 9 heures, il arriva à Hinterrhein, mais là dut s'arrêter. De la cavalerie ennemie, suivie à courte distance par de l'infanterie, apparaissait à la sortie du défilé, entre Hinterrhein et le village de Nuffenen.

Le gros du régiment ne quitta San Giacomo qu'à 6 h. 40. Il était 10 heures lorsque sa tête traversa le village de San Bernardino.

Là, une halte un peu trop prolongée aussi se produisit. Bref, à 1 $^1/_4$ heure seulement le détachement sud atteignait l'hospice du Bernardin, et il lui fallut une heure et demie encore pour atteindre le dernier lacet de la route au-dessus du pont d'Hinterrhein. A ce moment, l'artillerie ennemie ouvrit son feu.

Le bataillon d'avant-garde se déploya aussitôt. Franchissant le pont du Rhin par subdivisions successives au pas de gymnastique, il vint former sa ligne de tirailleurs sur la rive gauche, et marcha droit à l'ennemi.

Peu après, le premier bataillon du gros se déploya sur la rive droite. C'était beaucoup, tout un bataillon de ce côté-là. L'ennemi n'y avait mis que son peloton de guides pour le combat à pied. Au fur et à mesure que le bataillon s'avança, trouvant toujours plus étroit le passage entre la rivière et la montagne, il fut obligé de retirer, pour les reformer en réserve, une partie des subdivisions envoyées au feu. Il y eut diminution successive des fusils en action.

Le dernier bataillon franchit le Rhin et vint se former en réserve derrière le bataillon d'avant-garde.

Il était 4 $^1/_2$ heures. A ce moment, on pouvait se rendre compte que la manœuvre ne donnerait rien de décisif. Il aurait fallu, pour que l'attaque fût possible, gagner avec la réserve la hauteur pour porter l'effort sur l'aile droite ennemie. Un tel mouvement, sur les pentes abruptes à gravir aurait exigé des heures. La journée était trop avancée. Un peu avant 5 h., le colonel-brigadier de Sprecher fit interrompre l'exercice.

La journée du 25 septembre devait offrir plus d'intérêt.

La route qui depuis le col du Bernardin et celui du Splugen, descend par la vallée du Rhin postérieur sur Thusis et Coire, s'engage, peu au-dessous du village de Sufers dans une gorge longue et étroite, la gorge de la Rofna. Rien de plus aisé que d'intercepter totalement ce passage ; il suffit de couper la route dans les endroits assez nombreux où seule, avec la rivière, elle occupe le fond du val, entre les parois de rochers à pic. Pour atteindre Thusis, force est alors d'emprunter l'ancien chemin qui tourne la Rofna par les montagnes de la rive gauche. Ce chemin, par une rampe extrêmement raide de 600 m. de hauteur, gagne les pâturages de Lai da Vons et des Pascaglias, pour de là redescendre la côte sur Andeer ou sur Zillis à l'entrée de la Via Mala.

Donc, la route ayant été détruite, le détachement nord auquel appartient le 31e régiment, est supposé avoir battu en retraite par l'ancien chemin. Sa pointe est arrivée aux Pasciaglias. A ce moment, le commandant du 31e régiment qui la commande reçoit de son chef supposé l'avis que des renforts lui sont parvenus, qu'il se propose de reprendre l'offensive, et qu'il lui donne l'ordre de s'emparer de nouveau coûte que coûte des passages qui conduisent à Sufers.

Aussitôt le 31e régiment fait demi-tour. C'est le moment. Les troupes avancées de l'ennemi apparaissent déjà à Lai da Vons et sur la hauteur du Glattenberg-Verseiställe qui domine immédiatement ce pâturage à l'ouest.

Celui-ci s'étend entre cette hauteur et les rochers de Caschleras. Il forme ainsi une sorte de défilé d'environ 400 m. de large, y compris l'espace occupé sur 150 m. par le petit lac qui lui donne son nom.

Quand arrivant du bas-fond de Sufers on débouche à Laida Vons, on voit devant soi, à 800 m. environ, et légèrement

dominantes les collines des Pasciaglias. Pour les conquérir, le terrain indique de prendre par la gauche, soit par cette hauteur du Glattenberg dont nous venons de parler, puis en montant peu à peu on finit par envelopper la droite de la position. Le Roter-Turm entre autres la domine de 270 m., et plus en arrière, plus hauts aussi de 150 m. environ, les contreforts qui relient les Piz-Vizan et Calandari. C'est le point culminant.

Les deux régimentiers disposaient l'un et l'autre, à côté de leurs trois bataillons effectifs, de troupes marquées, savoir chacun une batterie que nous négligeons, plus au lieutenant-colonel Corti un bataillon, au lieutenant-colonel de Cleric un bataillon et demi de fanions.

A réception de l'ordre de reprise d'offensive, le commandant du 31e fit immédiatement occuper les collines des Pasciaglias par deux compagnies du bataillon 92 et deux compagnie de fanions, et fit appuyer cette première ligne par le bataillon 91. Il porta sur son aile droite les deux autres compagnies du 92 et le 93, direction le Roter Turm, avec en seconde ligne, débordant à droite par les contreforts du Piz Calandari, le bataillon de fanions. Celui-ci devait envelopper l'aile gauche de l'adversaire et le contraindre à rétrograder dans la vallée.

Pendant que ces mouvements s'exécutaient, le 94e bataillon du 32e avait pris position sur les collines qui parsèment le pâturage du Lai da Vons, à l'ouest du lac, front contre les Pasciaglias; le bataillon marqué, opérant par la gauche, s'avançait sur les pentes du Roter Turm.

Derrière le 94e, sur le versant de la montagne, à l'abri des vues, se mouvaient les 95e et 96e. Deux compagnies du 95e ne tardèrent pas à passer dans l'avant-ligne, avançant à l'extrême droite, entre le lac et les rochers de Caschleras.

A ce moment, le lieutenant-colonel de Cleric résolut de lancer tout son monde à l'attaque. Il avait renforcé encore sa droite de deux compagnies du 91, et disposait ainsi, sur les hauteurs dominantes, de trois bataillons, sur le front, de 1 $^1/_2$ bataillon. Toute la ligne sortit de ses positions et se précipita en avant.

Aussitôt le lieutenant-colonel Corti démasqua ses six compagnies de réserve à Lai da Vons. Elles accueillirent par un feu meurtrier les troupes qui descendaient des Pasciaglias et

les auraient, selon toute probabilité, réduites à l'impuissance. Mais, sur les contreforts du Roter Turm, le seul bataillon de fanions avait à faire à trop forte partie. Il plia bientôt et prit hâtivement la fuite.

A ce moment, le colonel-brigadier de Sprecher, directeur de la manœuvre, mit fin à l'exercice.

Les deux détachements se séparèrent aussitôt. Le régiment grison exécuta encore le lendemain un exercice de combat près de Thusis, l'attaque et la défense de la Via Mala. Le récit de cet exercice, fort réussi, dépasse le cadre de cet article. Disons seulement qu'il étaya d'une preuve nouvelle cette opinion de feu le colonel Pfyffer : « Où grimpe une chèvre un homme peut passer, où passe un homme, un bataillon peut le suivre. »

Le régiment tessinois regagna, par le Bernardin, ses cantonnements de Bellinzone et de Giubiasco pour suivre à son cours de répétition. Si nos renseignements sont exacts, cette rentrée au cantonnement, par un temps très défavorable, ne se fit pas avec le même ordre que le premier passage du col.

A notre avis, on a quelque peu forcé la tâche de ces trois bataillons. Rappelons qu'ils n'étaient aucunement entraînés, qu'ils portaient une charge exceptionnelle, qu'ils sont très insuffisamment encadrés en officiers et en sous-officiers, qu'enfin le tempérament méridional exige plus qu'un autre un certain touché dans le développement de l'effort imposé. Or, du 24 au 27 septembre, les bataillons qui ont fourni le plus fort travail ont parcouru les étapes suivantes :

24 septembre, San Giacomo-Nuffenen, 27 km., montée de 900 m., plus un exercice de combat.

25. Hinterrhein-Sufers-Lai da Vons-Hinterrhein, 35 km. et montée de 800 m. dont 600 m. très raides, plus un exercice de combat.

26. Nuffenen-Soazza, 34 km. avec une montée de 500 m.

27. Soazza-Giubiasco, 31 km.

Le tout avec peu de sommeil, la diane sonnant généralement de bonne heure. Le 25, entre autres, les troupes furent alarmées à 2 $^1/_2$ h, du matin.

On reconnaîtra que l'on a beaucoup demandé des miliciens du Tessin, peut-être trop, étant données les circonstances spéciales de ce régiment.

* * *

Notre récit des opérations terminé, qu'on veuille bien nous permettre quelques remarques.

Nous avons déjà parlé dans notre premier article du rôle de la cavalerie ; nous n'y revenons pas. Il nous sera permis de nous demander, toutefois, si un cours de répétition comme celui que, par suite de son appel au Gothard, a fait l'escadron 11, présente un suffisant caractère d'utilité. Ni le 7, ni le 8 septembre, l'escadron n'a pu opérer sérieusement. Nous avons constaté son infructueuse tentative de combat par le feu le matin du 7. Il la renouvela le 8, cherchant à agir dans la vallée, pendant que son infanterie luttait sur les hauteurs. Mais il avait devant lui deux batteries de position protégées par un demi-bataillon d'infanterie. Il était condamné à une impuissance absolue. Comme la veille, il aurait dû se borner à observer les mouvements de l'adversaire.

Nous ne prétendons pas que l'escadron 11 n'ait tiré aucun profit de son cours. Partout il y a à apprendre. Il a eu de longues marches à parcourir, et nous avons appris qu'officiers et soldats n'avaient pas eu l'impression d'avoir perdu leur temps. Nous croyons néanmoins qu'ils l'occuperont à la plaine d'une manière plus profitable, et qu'ils gagneront à ne pas voir se renouveler trop fréquemment l'expérience de cette année-ci.

Au Bernardin, la compagnie de guides 8 s'est trouvée dans de meilleures conditions. Premièrement, elle avait été partagée entre les deux détachements, ce qui lui a permis de manœuvrer cavalerie contre cavalerie. Secondement, un long intervalle entre les détachements opposés, au début des opérations, lui a fourni l'espace nécessaire pour se mouvoir. Enfin, comme la supposition ne comportait pas nécessairement l'occupation et l'attaque d'une position défensive, mais laissait le champ libre à un combat de rencontre, une part plus grande était laissée à l'activité de la cavalerie.

La compagnie de guides 8 fut ainsi en mesure de suivre à un service d'éclaireurs bien organisé le 24 septembre. La montagne ne fut pas pour elle un obstacle absolu. Mais dès le 25, le régiment, ayant quitté la vallée pour se porter le long des pentes abruptes, en dehors de tout chemin carrossable, les guides, comme avant eux les dragons du Gothard, durent renoncer à tout mouvement. Ils ne prirent ni ne pouvaient prendre aucune part à l'action. Ils furent détachés définitivement.

*
* *

Le rôle de l'artillerie de montagne fut moins effacé. Il devait en être ainsi. N'est-elle pas, à la montagne, dans son élément? Sans doute ses mouvements sont lents, mais ce n'est la faute ni des officiers ni de la troupe. La lenteur s'impose à ces longs convois sur un sol aussi accidenté que celui de la Stelli-Alp.

Du reste, les deux batteries prirent intelligemment leurs dispositions. Aussi bien la journée du 7 leur fournissait-elle une de ces occasions où l'artillerie de montagne est à même de prouver son utilité.

Nous devons cependant faire une réserve : cette utilité pouvait-elle réellement être prouvée en présence de la batterie de 8,4 cm. dont disposait l'adversaire ?

On se rappelle que cette batterie de quatre canons occupait le pied de l'Ochsen-Alp, juste au-dessus de la route de la Furka. Les 12 pièces de montagne prirent position 400 m. plus haut, sur la Stelli-Alp, à 2600 m. de distance environ, et ouvrirent leur feu. A cette distance, ce feu pouvait-il être efficace ?

Nous ne doutons pas de la réponse de nos camarades artilleurs de montagne. Elle sera énergiquement affirmative. Nous ne demandons pas mieux que de nous incliner devant leur compétence et de partager leur foi. Mais nous voudrions pour nous convaincre une expérience de polygone.

Il nous semble difficile, en effet, indépendamment de la précision incertaine, que les petits projectiles des canons de montagne, avec un angle de chute aussi prononcé, fussent de nature à gêner beaucoup le tir de l'artillerie adverse. D'autre part, il fallait absolument réduire celle-ci au silence pour avancer, et prendre une nouvelle position à distance utile de l'infanterie ennemie.

Si cette première partie de sa tâche pouvait être réalisée, alors l'artillerie de montagne devenait un facteur essentiel du succès. N'ayant plus devant elle que de l'infanterie, elle pouvait, surtout en usant des ressources du sol, qui lui permettaient de masquer sa marche, approcher assez de la position adverse pour exercer sur la suite des opérations une influence décisive.

Le commandant du détachement de l'ouest admit qu'il en

était ainsi, puisqu'il ordonna à son artillerie de montagne d'avancer. Et celui du détachement de l'est aussi, puisque sur son ordre, la batterie de 8 cm. se retira au milieu de l'action et gagna Hospenthal, sa position du lendemain. Cette retraite était d'ailleurs nécessaire pour donner un caractère de vraisemblance au mouvement offensif du lieutenant-colonel Brügger.

Quoi qu'il en soit, nous serions heureux que des officiers de l'arme étudiassent cette situation et nous communiquassent leur sentiment.

*
* *

Passons à l'infanterie.

Un premier point mérite d'attirer l'attention : l'envergure de certains mouvements. Soit le 7 septembre au Gothard, soit, et surtout le 25 à Lai da Vons, c'est à qui gagnera sur l'aile de l'adversaire la plus grande altitude. Comme Madame de Malborough, les compagnies montent, montent, si haut qu'elles peuvent monter.

Nous ne contestons pas l'effet démoralisant que peut exercer sur une troupe la présence d'un ennemi au-dessus d'elle. Cette troupe, cela est incontestable, aura le sentiment que si l'ennemi parvient à passer à l'attaque, l'avantage de la pente lui sera d'un grand secours, et la mettra, elle, dans un état d'infériorité.

Mais elle se rassurera vite si elle s'aperçoit que depuis la hauteur où il perche, l'ennemi ne l'entame que médiocrement par son feu; qu'elle-même, quoique tirant de bas en en haut, n'est pas plus mal placée, que son tir devient au contraire de plus en plus efficace contre l'adversaire obligé de se découvrir pour descendre à elle.

Est-ce à dire que l'on fera tout aussi bien de rester dans la plaine? Non pas. A cet égard aussi, les deux journées du Bernardin ont été instructives. Les deux fois, le 32e régiment est resté dans la plaine, et les deux fois, il a dû avoir le sentiment de l'infériorité de sa situation. Il l'a peut-être moins éprouvé le 24 septembre, à Hinterrhein parce que la manœuvre n'a pas acquis son plein développement. Mais à Lai da Vons, l'arrivée de troupes supérieures par les hauts, l'a placé dans une situation précaire. Il l'aurait mieux reconnu encore si l'aile gauche du 31e, aile démonstrative, n'avait pas commis

l'erreur de sortir de sa position, ce qui permit au 32e une victoire partielle sur ce point.

La solution nous est fournie par le règlement d'exercice : « C'est par le feu, dit son § 215, qu'en engage le combat, qu'on en poursuit l'exécution et que dans le plus grand nombre des cas on le rend décisif. »

Et le § 216 dit : « C'est dans l'ordre dispersé que l'on obtient la plus grande efficacité du feu ; c'est pour cela qu'il est la formation principale de combat de l'infanterie. »

Que conclure de cette insistance à recommander le feu comme principal moyen d'action si ce n'est que les positions à choisir sont celles d'où le tir acquerra son maximum d'efficacité ? On ne restera donc pas dans la plaine, parce que dans le tir de bas en haut contre un ennemi couché sur une crête élevée, tous les coups trop bas fichent le projectile en terre et tous les coups trop haut lui font décrire une trajectoire qui l'envoie tomber bien loin derrière le but. On n'ira pas trop haut non plus, parce que le tir de haut en bas est, lui aussi, un tir fichant et que plus il est vertical plus diminue l'espace dangereux. L'altitude à adopter sera celle d'où la gerbe des projectiles couvrira le mieux le terrain occupé par l'adversaire. C'est toujours de là que la marche en avant sera la plus facile, car c'est de là que l'on aura le mieux ébranlé l'ennemi.

Et le tir sera ainsi plus efficace, non seulement parce que l'espace dangereux est plus étendu, mais encore parce que, le plus souvent, il sera exécuté à des distances moins éloignées.

Nous avons vu qu'à l'Ochsen-Alp, les premiers feux de l'aile enveloppante de l'assaillant, avaient été exécutés depuis l'Alpetlistock, à 1400 m. Cette distance, soit au Gothard, soit au Bernardin, n'a pas été exceptionnelle. Elle est bien considérable, en terrain de montagne surtout, et contre un ennemi qui a autant de moyens de se dissimuler que des tirailleurs dans leurs fossés. A cette distance-là, le pour cent des touchés serait à peu près nul, et le défenseur sera autrement impressionné par la continuation de la marche en avant de son assaillant que par le vain bruit de ses innocents coups de feu.

Enfin, autre motif de ne pas escalader nécessairement les plus hauts sommets, c'est, indépendamment de la perte de temps et du surcroît de fatigue, l'inconvénient de la perte de contact entre les divers éléments de la ligne. Les unités, qui

s'en vont courir après les chamois, risquent d'être sans utilité au moment décisif.

Nous avons cité cette infanterie du 31e qui, à Lai da Vons, a escaladé les contreforts du Piz Calandari pour accentuer mieux l'enveloppement de la gauche ennemie. La contribution de cette infanterie à l'attaque a été nulle. Elle était trop éloignée et trop haut pour tirer, et le terrain était d'un parcours trop accidenté pour lui permettre d'accourir en temps utile. Si donc les autres troupes qui, moins haut qu'elle, ont mené effectivement l'attaque s'étaient heurtées à une résistance trop forte et avaient été ramenées, cette infanterie des sommets non seulement n'eût pu lui prêter secours, mais, sans avoir participé au combat, elle aurait été entraînée dans la retraite.

Dans une conférence donnée il y a quelques années à la Société romande des armes spéciales, M. le colonel Isler, instructeur en chef de l'infanterie, a attiré l'attention sur la nécessité de ne jamais s'affaiblir par des détachements excentriques. Une division marche le long d'une rivière. Elle détache sur l'autre bord un régiment. Aussitôt la division ennemie fait de même et détache également un régiment pour l'opposer au premier. C'est une erreur. Cette division fera beaucoup mieux de garder tout son monde de ce côté-ci de la rivière, et d'obtenir ainsi la supériorité des forces. Le régiment de l'autre bord n'est pas à craindre pour elle tant qu'elle conserve les passages sur la rivière.

Le cas qui nous occupe est identique, quoique la configuration du terrain ne soit pas la même. Les unités trop éloignées doivent être considérées comme détachées du corps principal. Il ne pourra le plus souvent compter sur elles au moment utile, le terrain de montagne ne leur permettant qu'une marche lente et souvent décousue.

*
* *

De la nécessité de combattre par le feu découle, aussi bien à la montagne qu'à la plaine, celle de passer des formations de marche aux formations de combat. La seule formation de marche praticable dans le terrain accidenté de la haute montagne est la colonne par un. Nous reconnaissons qu'il est fort désagréable de la quitter, car dès que l'on adopte la ligne, la marche devient infiniment plus fatigante, soit pour les hommes obligés à une tension d'esprit plus grande, chacun ayant

son chemin à choisir, soit pour les chefs qui doivent maintenir le meilleur aliguement possible, condition *sine qua non* de l'ordre et de la cohésion. Ce contraste entre l'agréable marche en colonne par un et le pénible mouvement en ligne a maintes fois retardé, au Gothard, le passage de la formation de marche à la formation de combat. Cela a été le cas tout spécialement sur la Rainbordalp, à l'attaque de la position de Rossmetlen. Là, le malheureux 30e régiment qui, pendant quatre heures d'horloge, avait été condamné à marcher, sans protection d'aucune sorte, sous le feu d'une demi-division de position et de deux forts, aurait été achevé par le feu des tirailleurs ennemis. Coûte que coûte, quand on arrive aux distances du tir d'infanterie, il faut prendre la ligne et l'ordre dispersé. On en est quitte pour avancer plus lentement, pour se glisser d'abri en abri. Agir autrement, c'est se vouer à un désastre.

En revanche, il serait possible de gagner du temps dans les marches d'approche. Il suffirait de pratiquer davantage et avec plus de méthode le service d'éclaireurs.

Rien n'est plus trompeur que le terrain de la haute montagne. On croit avoir devant soi un long parcours à peu près dégagé d'obstacles et à chaque pas l'on se butte à une difficulté : une petite paroi de rocher dont l'existence était insoupçonnée et qu'il faut contourner; un torrent dont il faut chercher les gués ; une combe qu'il eut été possible d'éviter. Chaque fois c'est cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure de perdu. En outre la marche devient irrégulière, irrégulière comme allure, irrégulière comme ordre. Les colonnes se tassent, se transforment en essaim, et la discipline en souffre, tandis que la fatigue s'accroît. Puis les compagnies qui marchent parallèlement en une longue file indienne, se joignent ; l'une monte pendant que l'autre descend, et le mélange des unités, qu'il faut ensuite disjoindre, est une nouvelle cause de retard.

Chaque compagnie devra donc lancer très en avant une patrouille de plusieurs hommes, ses meilleurs marcheurs parmi les plus habitués à la montagne. Chaque fois qu'un obstacle obligera à quitter la ligne droite, cette patrouille laissera un de ses hommes en arrière pour aviser à temps la colonne de la nouvelle direction à suivre. Elle jalonnera ainsi le parcours. Pendant les haltes du bataillon, ces hommes reprennent l'avance la plus grande possible, pour assurer la bonne exécution de leur mission. On obtiendra par là la

moindre perte de temps avec la plus grande régularité de l'allure.

*
* *

Toutefois, le service d'éclaireurs ne suffit pas pour assurer cette dernière. Il y faut en outre une certaine pratique de la marche en montagne en colonne par un. Il importe d'accoutumer l'homme à emboiter exactement le pas avec le camarade qui le précède. Où passe le guide de la colonne doit passer le dernier serre-file.

A cet égard, la comparaison entre les troupes de forteresse et celles des bataillons d'infanterie a été des plus instructives. C'est elle qui nous fournira nos considérations finales.

Les bataillons 47, 87, 88 et 89 sont certainement de ceux qui, le plus facilement, peuvent être employés à la montagne sans entraînement préalable. Ils sont composés presque exclusivement de montagnards, de gens habitués au port de lourds fardeaux le long des pentes et des sentiers pierreux. Peu de troupes cadrent aussi exactement avec le terrain sur lequel on utilise leurs services. Néanmoins les troupes de forteresse, quoique renfermant, dans leurs cadres surtout, une plus grande proportion d'habitants de la plaine, obtiennent comme mobilité, comme régularité de marche, comme précision dans les déploiements des résultats très sensiblement supérieurs.

Nous devons faire la part des différences. Le recrutement de ces troupes est plus soigné que celui de l'infanterie; leur cadre est plus nombreux; leurs écoles de recrues et leurs cours de répétition sont de plus longue durée. Autant de circonstances qui expliquent leur développement militaire plus complet. Mais à côté de ces circonstances-là, spéciales aux troupes de forteresse, il en est d'autres qui contribuent aussi à leur bonne instruction et qui pourraient être étendues à d'autres troupes, spécialement à celles de l'infanterie.

Quoi de plus simple, par exemple, que de fournir plus fréquemment à des bataillons comme ceux que nous avons vus à l'œuvre au Gothard, l'occasion de manœuvrer à la montagne? Si nous ne faisons erreur, ils n'avaient pas été appelés sur ce terrain-là, qui devrait leur être familier, depuis 1894. Nul ne nous contredira si nous disons que l'un des motifs de la plus grande mobilité des troupes de forteresse est due à leur connaissance du terrain. Cette connaissance ne pourrait-elle pas être inculquée en une certaine mesure aux bataillons de mon-

tagne? Il suffirait d'espacer moins les appels aux exercices en montagne.

Mais surtout, ce que nous voudrions voir adopter, c'est les cours tactiques pour officiers, voire même pour certains sous-officiers, les années vierges de cours de répétition. C'est là, croyons-nous, une des causes principales de la supériorité des troupes de forteresse. Leurs cadres sont plus sûrs d'eux-mêmes, ils sont mieux tenus en haleine, et leur autorité sur la troupe y gagne.

On a beaucoup parlé de l'introduction des cours de répétition annuels. La mesure serait excellente, cela va sans dire. Reste à savoir si dans l'état actuel de l'opinion publique et des finances fédérales cette réforme est possible.

Dans tous les cas, la création de cours tactiques pour officiers serait beaucoup plus aisée, d'abord parce qu'elle s'adresserait à une minorité, secondement parce qu'elle exigerait une très modeste augmentation des dépenses. Un crédit d'une centaine de mille francs assurerait l'existence de ces cours, auxquels seraient appelés chaque année les officiers de deux corps d'armée. On pourrait d'ailleurs en dispenser les lieutenants et premiers-lieutenants qui auraient eu déjà un service dans l'année, école centrale ou de recrues.

Nous sommes convaincus que l'instruction de notre infanterie en retirerait un sérieux avantage, et nous pensons que tous ceux qui auront comparé de près au Gothard l'action sur leurs hommes des cadres des troupes de forteresse et celles des cadres des bataillons d'infanterie, auront été gagnés à cette opinion.

Les exercices du Gothard et du Bernardin n'auraient-ils pas comporté d'autre enseignement — et l'on a pu voir qu'ils en comportent nombre d'autres, — leur utilité en serait abondamment démontrée.

F. Feyler, major.